

Pierre Dominique : Voilà qui donne, une fois de plus, la mesure des prix littéraires. Le grand prix Balzac revient, en l'espèce, à un bon feuilleton écrit avec verve, mais à un feuilleton, comportant tous les « tontaine tonton » qu'impose le genre.

Qu'est-ce que ce roman ? Une histoire d'aliénés, de révolutionnaires et de médecins, brodée sur les poncifs bien connus : tout révolutionnaire est un fou ; les fous sont les plus sages des hommes ; les foules sont moutonnières ; la cervelle la plus sage a son grain de folie, et patati et patata.

Il y a aussi une autre source d'inspiration de M. Pierre Dominique, d'ailleurs non moins classique : Jésus se réincarnant au XX^e siècle parmi nous. Tous les ans, au Salon des Artistes Français, il y a plusieurs toiles qui tirent parti de ce sujet si neuf. M. Pierre Dominique a dû être mis en verve par quelque production de ce genre. Et alors il nous offre :

Un fou qui est un grand révolutionnaire (le Jésus de la situation) ;

Une pauvre fille, folle de son corps et bonne comme du bon pain, qui tombe amoureuse de lui (la Marie-Madeleine non moins inévitable) ;

Un interne aliéniste qui est là pour faire le personnage normal, très contemporain, faire contraste ;

Divers comparses *ad hoc* plus ou moins stylisés : la bonne brute inepte de conspirateur ouvrier, le médecin-chef quasi empaillé, etc., etc.

On ne m'en voudra pas de ne pas raconter l'histoire du feuilleton, ce qui me laissera le loisir de poser à M. Pierre Dominique quelques petites questions.

On m'assure qu'il est bien placé pour décrire les médecins aliénistes et leurs patients. J'en demeure confondu, car une chose vous vient tout de suite à l'esprit au bout de dix pages : voilà, pense-t-on, un auteur qui n'a jamais vu de près un fou, interrogé un fou, et notamment un de ceux dont il personnifie l'espèce en son réformateur anarchisant. Ce n'est absolument pas ça. Les monomanes de bouleversements sociaux sont avant tout bardés d'orgueil, combatifs, processifs, toute la lyre. Le Jésus-Christ de M. Pierre Dominique apparaît tout d'abord d'une humilité peut-être fort évangélique, mais bien peu compatible avec son « cas ». On a d'ailleurs constamment l'impression que l'idée que l'auteur se fait des fous est avant tout livresque. Cela manque de vrai.

D'autre part, M. Pierre Dominique connaît-il des milieux révolutionnaires ? A-t-il vu, entendu de vrais révolutionnaires ? Là, pas d'hésitation possible : on ne peut que sourire. M. Pierre Dominique imagine la révolution et le peuple comme le font les bourgeois : une fièvre particulière, sentimentale, communiquée à des foules par des meneurs (qui, ainsi com-



pris, peuvent évidemment être des fous tels que l'auteur se les figure) ; une sorte de produit morbide et artificiel, né de l'action du livre ou de la parole sur les passions des âmes simples. Guizot et Thiers ont à peu près compris comme cela les révolutions.

Alors, qu'est-ce qui reste ? Un tour vif, de la patte, des pages bien troussées. — Tout ce qu'il faut pour réussir !

J. Carrère et G. Bourgin : *Au lendemain de Manuel des Partis politiques en France* (Rieder)

Au lendemain de la campagne électorale, nous ne pouvons que conseiller la lecture de cet ouvrage honnête, écrit par des historiens de tendances démocratiques. Evidemment, il ne faut pas demander ici autre chose que ce que donnent les meilleurs manuels d'histoire. Nous savons que les historiens prennent les faits sociaux tout crus, tels qu'ils apparaissent, et en expliquent la succession par une sorte de rhétorique gentiment appropriée : c'est ce qui apparaît notamment dans le résumé de la politique de la III^e République. Les camarades accoutumés à la littérature marxiste feront ici la part de la tradition bourgeoise, qui ne veut voir partout que de libres « mouvements d'opinion », sans rapport avec les réalités économiques. D'ailleurs, pour l'ensemble du livre, ce défaut n'est pas apparent, puisqu'ils s'agit de petites monographies sur la composition et les doctrines des partis et des groupements politiques. Ces monographies sont faites avec grand soin et sont bien documentées.

La Vie de Lord Byron par Roger Boutet de Monvel (Plon)

La biographie est un genre condamnable. C'est toujours plus ou moins le génie vu à travers la lorgnette de la médiocrité. Et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut préférer : que le biographe transfigure son grand homme en archange irréal, ou qu'il prétende le juger vertement du haut de son « bon sens » d'imbécile.

A cette seconde catégorie se rattache la biographie que M. Roger Boutet de Monvel a fait paraître en vue du centenaire de Byron. L'auteur est un snob et ne pardonne pas à Byron d'être un aristocrate passé au carbonarisme et à l'anarchie. Il l'affirme ingénument dès le début (p. 7) :

« ...Il est inexcusable, lorsqu'on appartient à une certaine classe de la société et qu'on en retire d'importants avantages, de renier cette classe, et, sous couleur de faire le généreux, de passer au camp adverse. *Les mots de désertion, de trahison* — on ne saurait en trouver d'autres — reviennent involontairement sous la plume. »

Est-ce nous qui parlons de *lutte de classes* là où l'on n'est admis à parler que de pure littérature ?

Avec ces charmantes dispositions initiales, on imagine avec quelle sottise et exaspérante prétention M. Boutet de Monvel tance et rabroue le génial poète chaque fois que celui-ci manifeste par quelque incartade sa haine des gouvernements réactionnaires d'il y a cent ans. En somme, l'historique des événements de la vie de Lord Byron est retracé avec soin, mais la personnalité de Byron est entièrement à reconstruire derrière la pitoyable caricature dont ce biographe bien-pensant a accouché.

Cygne par Rabindranath Tagore (Stock)

MM. Kâlidâs Nag et P. J. Jouve nous donnent la première traduction de poèmes de Tagore faite directement de l'original bengali. On sait que les trop nombreuses traductions qui avaient suivi le premier essai tenté par Gide (*L'offrande lyrique*) avaient le défaut irrémédiable d'être écrites à partir d'une adaptation anglaise, revue, il est vrai, par Tagore, mais où déjà la valeur poétique de l'original avait presque entièrement disparu. Ce sera donc un étonnement véritable pour tous les admirateurs que Tagore avait trouvés, malgré l'imperfection souvent honteuse de ses adaptations, que de découvrir en *Cygne* un Tagore vigoureux, voire grandiose, qui dépasse de beaucoup les jolis ou gentils bouquets qu'on nous avait précédemment offerts sous sa signature.

Dans cette œuvre pour nous si nouvelle, Tagore s'affirme comme un poète de cette métaphysique hindoue que l'on qualifiera de « panthéiste » faute d'un équivalent occidental. De longues études seraient nécessaires si l'on voulait tenter d'en caractériser le génie intime. Bornons-nous ici à indiquer que pour les Hindous la croyance à la réincarnation des âmes en différents êtres — selon une alternance qui devient pour le philosophe ou le poète un rythme, le rythme même de la vie — écarte de la méditation ce mortel désespoir qui est le signe des intuitions métaphysiques d'Occident. La nature, les puissances végétales des forêts, la violence des saisons, sont si dominatrices que leur grandeur est le seul sublime de ces poè-

mes. Tagore n'est pas le poète des groupes d'hommes, des races, des clans, des peuples ou des classes : de plus en plus, l'Occident au contraire cherche son seul lyrisme aux chants des masses humaines.

Telle est du moins, sommairement indiquée, l'une des principales antinomies entre notre Europe industrialisée et l'Asie qui ne connaît guère encore du capitalisme que la colonisation par l'étranger. On sentira cette étrangeté en écoutant de telles strophes :

« O Poète, tu es aujourd'hui rendu fou par la musique de clochettes à la ceinture de la Création !

Les pas sans raison des pieds invisibles
De Celui que rien n'entrave
Les pas de l'Inquiet
Tu les entends dans chacune de tes veines, dans ton cœur !

Et personne ne sait
Que ton sang se soulève aujourd'hui avec les vagues de l'Océan,
Et qu'il tremble avec l'anxiété des forêts ! »

LIVRES PARUS A L'ETRANGER

Benoy Kumar Sarkar : Le professeur Benoy *The Futurism of Young Asia* Sarkar s'est donné pour (Leipzig; Markert et Petters) tâche de faire connaître en Occident les tendances culturelles modernes de l'Inde. Mais il écrit aussi pour les étudiants indiens, et chacun de ses ouvrages se trouve ainsi curieusement à cheval sur les deux mondes, Orient-Occident. Le présent livre, comme les précédents, représente un de ces vastes efforts d'information qui se produisent périodiquement aux confluent des grandes civilisations. Je songe à Marco Polo, aux chroniqueurs de la conquête de l'Amérique, voire à beaucoup de vénérables in-folios de la Renaissance. Je songe aussi aux 1200 pages du livre d'Oswald Spengler, dont le bilan, en somme, est assez analogue. C'est dire combien rendre compte de tels livres est une vaine prétention.

Nous conseillons aux Occidentaux curieux des choses et des pensées orientales, de lire les chapitres consacrés à la jeune Asie. Bien que l'auteur croie (comme nos rolandistes) que la communion de pensée suffit à abaisser les frontières culturelles, il est intéressant d'assister à ce voyage intellectuel tenté en sens inverse de nos asiatisants. Pour nous, révolutionnaires, il nous suffira de reconnaître dans ces pages cette haine implacable de l'Anglais même camouflé en pacifiste, cette impatience d'insurrection nationale, qui, actuellement, peuvent travailler à la révolution d'Orient.

JEAN DELESPAUL.

LIVRES REÇUS

Paul Desanges et Luc Mérida : *Vie de Jaurès* (Crès).

H. Nadel : *Dans le Jardin du Presbytère* (Les Gémeaux).

Robert Ganzo : *Pirouettes sentimentales* (La Pensée Latine).